

**LA DAME BLANCHE**

**Jean-Louis Ermine**



— Tu connais la légende de la dame blanche ?

Pierre tourna la tête vers Nicolas, qui regardait la route défilant devant eux, en conduisant dans la clarté blafarde de l'éclairage public. La question, que Nicolas avait soudainement posée après un long silence assoupi entre eux, lui paraissait saugrenue.

— Bien sûr. C'est connu comme le loup blanc, répliqua-t-il, content de faire une réponse avec cette vieille expression comme jeu de mots.

Nicolas rit à son bon mot.

— Et alors, qu'est-ce que tu en penses ?

— Pourquoi cet intérêt subit pour ce thème ?

— Je ne sais pas, ça m'a traversé l'esprit en roulant dans la nuit. Et il faut bien trouver un sujet de discussion, sinon on va s'endormir !

Ils rirent tous les deux. Pierre reprit.

— En fait, je ne sais pas si tu le sais, la dame blanche désigne des mythes ou des apparitions de natures diverses. Ça existe depuis le Moyen Âge. Une dame blanche est une apparition surnaturelle, un spectre d'une personne décédée par exemple, annonciatrice d'une mort prochaine. Cette apparition se fait toujours dans des contextes effrayants, des cris lugubres, des sifflements. Des histoires de dame blanche se retrouvent dans toute l'Europe et en Amérique du Nord.

— Eh bien, tu en sais des choses !

— En fait, j'ai vu dernièrement une pièce de théâtre, qui est passée en ville, qui s'appelait justement « La dame blanche », avec une publicité vantant « la pièce de théâtre la plus effrayante jamais vue » ! Bof ! C'était moyen, mais du coup ça m'a donné envie d'en savoir plus.

— Moi, je parlais de cette légende de l'auto-stoppeuse. Comme si on rencontrait une jeune femme habillée en blanc, qu'on prend en auto-stop, et qui disparaît brusquement à l'approche d'un passage dangereux ou d'un lieu où il y a eu un accident, et où une jeune fille a trouvé la mort. Ça n'est pas moyenâgeux, ça !

— Oui, mais c'est du recyclage. C'est une légende urbaine.

— Une légende urbaine ?

— Oui, une histoire inventée, se fondant sur des peurs ou croyances, que les gens répètent et se transmettent comme s'il elle était vraie, avec souvent un caractère extraordinaire ou mystérieux. Maintenant, avec les media et les réseaux sociaux, il y a plein d'histoires qui circulent, que des gens croient et partagent, comme les OVNIS, la mort supposée du Beatles Paul McCartney, le prieuré de Sion, les mygales dans les yuccas, le nuage radioactif de Tchernobyl qui s'est arrêté à la frontière... Il y en a des milliers et de toutes sortes. Et ce n'est pas toujours des récits de légende, ça peut être fait pour nuire ou pour propager insidieusement des idéologies !

— Et la dame blanche ?

— Dans ce cas, c'est toujours une personne contemporaine morte accidentellement. C'est plus crédible qu'une légende ancienne, on peut toujours inventer des justifications réalistes, mais c'est toujours une légende ! Il paraît que les gendarmes ont régulièrement des déclarations de personnes qui ont vu ou pris en stop une « dame blanche » au bord de la route, comme quoi les gens sont très influençables.

— Waouh ! C'est vrai, ça ?

— Tu vois, je répands la légende moi-même !

Nicolas regarda les bas-côtés de la route. On était déjà en ville, dans un quartier pavillonnaire, bordé d'arbres, avec des pelouses, des taillis et des arbustes sur les bords. Il était très tard, et les environs étaient déserts. L'éclairage public, renforcé par les phares de la voiture, créait une atmosphère baroque aux couleurs gris-vert.

Une silhouette apparut dans le lointain, marchant sur le trottoir, dans le même sens qu'eux.

— Tiens, voilà la dame blanche, dit Nicolas avec un rire quelque peu sarcastique.

En se rapprochant, ils virent qu'il s'agissait effectivement d'une femme, jeune et svelte, qui marchait avec une certaine grâce. Ayant entendu arriver la voiture, elle se retourna, et s'arrêta. Les deux amis distinguèrent petit à petit ses traits, et son regard. C'était visiblement une belle femme, aux longs cheveux bruns, la main en visière sur ses yeux, qui cherchait à les observer, malgré l'éblouissement des phares, avec une insistance presque indécente.

— Jolie fille, remarqua Pierre, mais pour la dame blanche, elle ne correspond pas vraiment !

Effectivement, la jeune fille portait une jupe et une chemise vertes, une très jolie tenue d'été, appropriée à la saison ambiante, et était chaussée de tongs de même couleur.

— Très élégante aussi !

— On s'arrête pour lui parler ?

En fait, la jeune fille leur avait fait un signe, et voulait visiblement les arrêter. Ce qu'ils firent. La femme se pencha vers la fenêtre, que baissa Pierre.

— Bonsoir, dit-elle d'une voix douce, vous allez au centre ?

— Oui, c'est notre direction.

— Est-ce que vous pouvez m'y amener ? Ça m'évitera pas mal de marche à pied.

— Bien sûr, montez.

Elle ouvrit la portière, et s'installa à l'arrière.

— Merci beaucoup.

La voiture redémarra. Il y eut un petit instant de silence. Pierre se tourna vers elle.

— Bonsoir. Moi c'est Pierre, lui c'est Nicolas.

— Moi c'est Marie.

— Il est bien tard, où voulez-vous aller ?

— Dès que nous serons dans le centre vous pourrez me déposer, j'habite dans ce quartier.

Nouveau petit silence. Pierre reprit.

— Vous savez, en vous voyant au loin, on a plaisanté sur vous. On parlait de la légende de la dame blanche, et on s'est dit que c'était peut-être vous.

Marie eut un petit sourire.

— Raté, ce serait plutôt la dame verte, alors !

— Vous connaissez la légende ?

— Qui ne la connaît pas ! Si on passe à un carrefour, je vais pousser un cri, et vous verrez si je disparaîs mystérieusement !

Le rire des trois personnes détendit l'atmosphère. Nicolas en rajouta.

— Donc vous n'êtes pas morte accidentellement dans cette ville ?

— Non !

La réponse avait été brève, et fut faite sur un ton étrange, légèrement étouffé, comme gêné. Pierre sursauta, et se retourna vers la jeune fille. Son visage était devenu grave, avec une expression de tristesse profonde, indéfinissable. Pierre la trouva très belle.

— On ne vous a pas fâchée ?

— Non, non. Mais...

Il y eut un silence gêné. Marie secoua la tête, comme pour évacuer quelque chose.

— Excusez-moi. J'ai parfois des souvenirs pénibles qui remontent, liés à un accident il y a longtemps. Ça me rend un peu neurasthénique.

Les deux garçons sentirent qu'ils ne devaient pas insister. Il y avait là visiblement une histoire personnelle douloureuse. Leur court trajet s'achevait. Sur sa demande, ils laissèrent

Marie à un carrefour, avec un bref mais chaleureux au revoir. Nicolas reprit la route pour emmener Pierre chez lui.

— Bizarre rencontre, et bizarre jeune fille, murmura Nicolas. Ce n'était pas la dame blanche, mais c'était tout de même un peu étrange.

— Quelle belle femme. Que faisait-elle si tard seule dans les rues ?

— Si tu veux, on peut inventer une nouvelle légende urbaine qui s'appellerait « la dame verte » !

Ils sourirent tous les deux, mais l'enthousiasme naïf n'y était plus. Ce bref épisode les avait tout de même remués. Ils le ressentaient comme une rencontre d'une créature belle et mystérieuse, effectivement digne de s'insérer dans une légende urbaine !

En sortant de la voiture, Pierre remarqua quelque chose sur le siège arrière. C'était un petit agenda/planning. Ils virent rapidement que c'était celui de Marie, qu'elle avait dû laisser tomber.

— Il y a son nom, une adresse, un téléphone. Je vais lui restituer demain, dit Pierre.

— Ah, je te vois venir ! C'est une occasion pour la revoir. Je te connais bien mon ami. Tu vas profiter de l'occasion.

— Arrête tes bêtises.

— Oh moi, ce que j'en dis... Donc à demain, et bien le bonjour à Marie !

Il démarra sous le regard amusé de Pierre.



Le lendemain, Pierre, avant de sortir, examina le carnet de Marie, tout de même un peu gêné de sa curiosité inappropriée. Mais il n'y avait rien de spécial si ce n'est des rendez-vous notés avec quelques personnes que, bien sûr, Pierre ne pouvait connaître, ou des rendez-vous administratifs ou autres. Pas de notes, d'autres informations que son nom (Marie Dobienski), une adresse et un numéro de téléphone. L'adresse était proche, et se situait sur le trajet que comptait emprunter Pierre. Il décida donc d'y aller directement.

La maison indiquée était petite, coincée entre deux immeubles, comme étouffée par ces deux géants. Il sonna à la porte, et son cœur se mit à battre plus fort involontairement. Ce ne fut pas Marie qui ouvrit, mais un personnage antipathique, adipeux et mal soigné.

— Excusez-moi monsieur, c'est ici qu'habite Marie Dobienski, dit Pierre en lisant le nom sur le carnet.

La réponse fut immédiate et peu cordiale.

— Non, elle n'habite plus ici depuis longtemps.

— Excusez-moi, mais hier soir elle a dû faire tomber son carnet et je l'ai ramassé. C'est cette adresse qui est écrite dessus.

L'autre personnage sembla se fâcher. Son visage devint cramoisi.

— Je vous dis qu'elle n'habite plus ici !

Et la porte se referma violemment au nez de Pierre. Surpris et dépité, ce dernier n'insista pas, et reprit sa route. Arrivé dans un parc, il s'assit sur un banc, prit son téléphone et composa le numéro inscrit dans le carnet. Pendant que la sonnerie aigrette sonnait dans son oreille, il imagina une surprise désagréable comme celle qu'il venait de vivre. Mais au premier mot qu'il entendit, il sut que c'était Marie.

— Bonjour, dit-il, je suis une des personnes qui vous ont raccompagnée hier soir. Vous avez perdu votre agenda dans la voiture. Il y avait vos coordonnées, alors je vous ai appelée. Je peux vous le rendre dès que vous voudrez.

Il y eut un petit silence. Pierre eut une impression bizarre, comme s'il venait de parler dans le vide. Mais la réponse vint avec un léger décalage.

— Ah oui. Merci beaucoup d'avoir appelé. En fait, je ne m'en étais pas encore aperçu.

— C'est Pierre, celui qui ne conduisait pas. Comment voulez-vous le récupérer ? Je peux vous l'envoyer, ou le déposer quelque part.

— Où êtes-vous ?

— Je vous appelle du parc de la mairie.

— Oh ! Eh bien je ne suis pas loin, on peut se rejoindre.

— Vous connaissez le café-bar « Au bonheur des dames », au coin du parc ?

— Oui, je connais. Attendez-moi là, j'y serai dans dix minutes.

Pierre se leva et se dirigea vers l'établissement. Il s'assit et commanda un café. Il n'attendit pas longtemps. Marie arriva sans se presser. Ce matin, elle était vêtue de rouge. Une robe, légère et vaporeuse, l'enveloppait avec élégance. Un foulard, un petit sac à main et des mocassins rouges également ponctuaient sa silhouette avec grâce. Pierre la trouva une fois de plus très belle, et se sentit très ému en se levant pour la saluer.

— Bonjour Marie. Asseyez-vous, vous prenez un café ?

Elle acquiesça et s'installa.

— Tenez, voici votre carnet.

— Merci beaucoup. C'est bête de l'avoir laissé tomber dans votre voiture. Mais heureusement vous avez pu me retrouver facilement. On est dans une petite ville !

— Il y avait une adresse, j'y suis allé d'abord. Mais vous n'y habitez plus. J'ai été plutôt mal reçu.

À ces mots, Marie sembla se décomposer. Elle eut une expression effrayée, et ses lèvres se mirent à trembler. Elle n'arrivait plus à parler. Pierre fut interloqué par ce changement soudain.

— Ça ne va pas ? Que se passe-t-il ? J'ai dit quelque chose qui vous a gêné ?

Marie eut du mal à se contenir. Elle se mit à respirer profondément, comme pour reprendre son souffle coupé.

— Non, non. Ce n'est pas votre faute, mais...

Elle n'alla pas plus loin, et éclata en sanglots. Pierre était désespéré. On venait d'apporter le café, il le lui tendit.

— Prenez votre café, remettez-vous.

Marie trempa ses lèvres dans la tasse, et petit à petit, elle reprit ses esprits.

— Excusez-moi. Je n'arrive pas à me maîtriser, c'est trop difficile.

Pierre attendit sans répondre. Il pensait qu'il valait mieux ne pas poser de questions. Visiblement la jeune femme était complètement bouleversée. Elle prit encore une grande inspiration et se redressa.

— Cette maison... dit-elle, cette maison...

Elle s'interrompit. Pierre ne dit rien, il était sidéré par la réaction de la jeune femme. Marie le regarda de ses yeux embués, et tenta un sourire.

— Je vous ai fait peur ! Je suis désolée, mais c'est plus fort que moi. Il faut que je vous explique.

— Vous n'êtes pas obligée.

— Non, non, il faut que je parle.

Il y eut un silence prolongé qui en dit long sur la difficulté de Marie à évoquer une histoire douloureuse.

— J'ai vécu un drame terrible dans cette maison.

Nouveau silence interminable.

— C'est là qu'on a massacré ma famille.

Pierre accusa le coup. Il eut tout juste le réflexe d'ouvrir la bouche et d'exhaler un son informe.

— Votre famille ?...

— Oui, mon père, ma mère, mon frère.

— C'est vous dont on a parlé aux actualités il y a six mois ?

— Six mois et dix-sept jours, oui c'est moi, c'est ma famille.

— Excusez-moi, mais je ne me souviens pas beaucoup. Je me souviens seulement d'une affaire incroyable qui avait secoué la ville par son horreur, sa violence et son absurdité.

— Oui, son absurdité ! Ils ont été abattus sans mobile apparent. On les a retrouvés criblés de balles, assis dans le salon. Comme s'ils étaient figés à jamais dans une attitude banale, sereine. Rien n'a été touché, rien n'a été volé. La police n'a retrouvé aucun indice, aucune piste. Nous étions des gens sans histoire.

— Je me souviens bien. Une affaire incroyable, incompréhensible. Et c'était vous !

— Oui, c'était moi. La survivante. Parce que j'étais partie acheter un livre à la librairie d'à côté...

— Quelle aberration !

Il y eut un long intermède. Pierre regardait fixement sa tasse à café, Marie avait les yeux perdus dans le vide.

— N'en parlons pas si ça vous fait du mal.

— Depuis plus de six mois, il n'y a pas une minute sans que cette pensée m'habite.

— Je m'en doute. Il faudra beaucoup de temps...

— C'est impossible à effacer. Et l'absurdité de la chose, c'est le plus dur. Un acte gratuit, sans justificatif, sans raison...

— L'enquête va être longue aussi.

— Elle n'aboutira pas. Il n'y a rien à trouver dans de tels événements. Pas de circonstances, pas de logiques, rien. C'est comme si le spectre de la mort était passé par hasard à cet endroit.

— Il ne faut pas dire ça.

— C'est pourtant ça. On est dans un autre monde. Je suis rentrée brusquement dans un univers qui n'est plus le nôtre. Tout est possible, gratuitement. Il n'y a rien à payer, il n'y a juste qu'à se laisser aller, qu'à faire, c'est tout.

— Il ne faut pas penser ça. Ça ne vous aidera pas.

— C'est mon univers maintenant. Je vis avec.

— Mais vous ne pouvez pas y trouver un réconfort, un nouvel équilibre.

— L'équilibre est tout trouvé. Chaque acte à un contrepoids qui le contrebalance.

— Mais... Que voulez-vous dire ? Vous ne parlez pas de cet acte horrible qui est arrivé ?

— Si, c'est exactement ça. Il y a un contrepoids, sinon, c'est le déséquilibre, le chaos.

— Mais quel contrepoids ? Ça n'a pas de sens.

— Vous dites ça parce que ce n'est pas votre univers.

— Et pour vous ça a un sens ? Vous attendez un autre acte gratuit ? Mais c'est horrible, vous vous en rendez bien compte.

— Je n'ai pas dit ça.

— Alors ?

— On verra bien...

Le silence retomba comme une chape de plomb. Pierre se sentait oppressé. Marie était sombre et mutique. Cela sembla durer une éternité.

— Je suis désolée de vous avoir fait part de tout ça.

— Ne vous en faites pas. C'est effectivement un choc pour moi. Je ne pouvais pas savoir. Mais si ça vous a fait du bien de m'en parler, peut-être que les choses ne seront plus comme avant.

Marie se leva brusquement.

— Effectivement, les choses ne seront plus comme avant.

Elle mit le carnet dans son sac, secoua ses cheveux.

— Merci pour m’ avoir ramené le carnet. Merci pour le café. Au revoir.

Elle s’ apprêtait à lui tourner le dos pour partir. Pierre essaya de la retenir.

— On pourrait se revoir, si vous voulez.

— Pourquoi pas ?

Mais elle n’ en dit pas plus et elle sortit du café. Pierre resta cloué sur place pendant quelques secondes, il se ressaisit rapidement. Il ne voulait pas la laisser repartir comme ça. Il se rua au-dehors pour l’ interpeller. Mais dehors, il n’ y avait plus personne, elle avait disparu, comme si elle s’ était volatilisée. Il courut au carrefour en face du café et scruta tous les environs, mais Marie s’ était bel et bien évanouie, comme si elle n’ avait été qu’ une apparition. Il soupira, éprouvant une sorte de désespoir incontrôlé. Désorienté, il retourna dans le café. Il avait du mal à comprendre ce qui venait de lui arriver.



Il n’ avait pas essayé de la revoir. Mais il y pensait tous les jours.

Il avait recherché toutes les informations possibles sur le drame que lui avait avoué Marie. Et elles ne manquaient pas, tant cette histoire avait défrayé la chronique et bouleversé la population. Comment pouvait-on imaginer un acte gratuit d’ une telle ampleur, d’ une telle horreur ? Il semblait bien pourtant n’ y avoir aucune autre explication qu’ un geste arbitraire, sans aucune justification ou mobile, perpétré froidement en quelques secondes. Toutes les analyses, conclusions, études qu’ il avait pu trouver sur l’ affaire, épilogaient indéfiniment sur les causalités de l’ événement, sans aboutir à quoi que ce soit de réellement crédible. Dans tous ces articles, on parlait peu, voire souvent pas du tout, de Marie, comme si elle ne faisait pas partie de l’ histoire. Elle semblait avoir été écartée dans un autre monde.

Pierre pensa à ce que lui avait dit Marie sur cet univers dans lequel elle disait être rentrée désormais. Elle devait avoir raison. On ne peut pas supporter un déséquilibre aussi absolu dans l’ absurdité. L’ être humain n’ est pas conçu pour ça. Pour résister et survivre, il faut se créer un nouvel univers, où ces choses-là sont possibles. Un monde stable où ces événements s’ équilibrent avec d’ autres événements. Il comprenait bien ce qu’ elle avait voulu dire en affirmant que tout doit être contrebalancé, sous peine de vivre constamment dans le chaos. Mais il avait du mal à se mettre à sa place et à comprendre comment elle pouvait bâtir une vision de la société où il y aurait un contrepoids à l’ horreur qu’ elle avait vécue. Il pensait que s’ il était dans son cas, il vivrait indéfiniment ce traumatisme, qui l’ affecterait toute son existence. Les drames humains, qui ont été si souvent relatés dans toutes les cultures, n’ ont souvent pas de fin résolutive, et on les porte jusqu’ à la mort. Il se demanda ce qu’ il pouvait en être avec Marie. Comment peut-on contrebalancer un acte meurtrier et gratuit ? C’ était, pensait-il, comme dans la légende de la dame blanche, qu’ ils avaient évoquée dernièrement : un être condamné à errer indéfiniment dans un univers entre deux mondes, à la recherche d’ une solution pour effacer un moment tragique et fatal de son existence.

Un matin où ces pensées le tourmentaient, son téléphone retentit, et dès qu’ il entendit la voix, il sut que c’ était elle. Elle avait sûrement enregistré son numéro lors de son dernier appel.

— Pierre ?

— Marie, c’ est vous !

Il y eut un petit silence.

— Vous m’ aviez dit qu’ on pourrait se revoir... J’ aimerais vous retrouver.

— Mais bien sûr Marie. Ce serait avec plaisir. Quand vous voulez.

— Vous êtes libre maintenant ?

— Oui, je suis en ville.

— Le parc de la mairie, on peut s'y rencontrer. Vous savez, à l'angle, près du café-bar.

— « Au bonheur des dames », bien sûr. Pas de problème. Je peux y être dans un quart d'heure.

— Merci Pierre. Ça me fait plaisir.

— Et moi donc !

— À tout de suite.

Son cœur battait la chamade. Il ne s'attendait bien sûr pas à cet appel, et l'émotion qu'il en ressentait était au-delà de ce qu'il aurait imaginé. Il se rendit au plus vite au parc, et s'assit sur un banc, en observant constamment, et quelque peu convulsivement, de tous côtés, guettant l'arrivée de Marie.

Elle apparut comme par enchantement, à l'angle du parc, près du café-bar, précisément là où elle semblait avoir disparu brusquement la dernière fois. Cette fois-ci, elle était toute vêtue de blanc, avec une courte robe unie en dentelle, légèrement ajustée, avec des manches courtes et un col montant. Elle portait des escarpins à talons, en cuir blanc, avec une fine bride qui entourait ses chevilles. Porté en bandoulière sur son épaule, elle arborait un large sac cabas, lui aussi en cuir blanc. Elle était magnifique.

« La dame blanche ! » pensa immédiatement Pierre, qui se leva pour aller à sa rencontre.

Ils se dirigèrent l'un vers l'autre. Pierre lui adressa un grand sourire accueillant, en écartant légèrement les bras. Quand il fut un peu plus proche d'elle, il vit bien qu'elle ne souriait pas. Son visage était fermé, dur. Son regard, fixé sur lui, avait quelque chose d'impitoyable. Ses lèvres étaient déformées par un rictus effrayant. Elle plongea la main dans son sac, et la ressortit très vite en pointant quelque chose vers lui.

Il comprit très vite ce qui se passait, ce que voulait faire Marie, qui pourrait peut-être la sauver. Il sut qu'elle allait réaliser un acte gratuit, comme contre-feu à celui qu'elle avait vécu.

Un étrange scénario se déroula au ralenti dans la tête de Pierre. Il était un peu connaisseur, et il reconnut un pistolet de fabrication allemande de calibre 9 mm, sans doute chargé avec des munitions à tête creuse. L'arme, pourtant longue d'à peine 15 cm, paraissait immense dans la main de Marie. Marie pressa sur la détente. Comme la vitesse du projectile était supérieure à la vitesse du son, Pierre mourut avant d'entendre la détonation du pistolet qui causait sa mort.